

FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 MAI 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE VII. — L'ÉTABLISSEMENT DE SURÈNES

(Suite)

Ce n'est pas que le professeur Marcus eût ignoré les coupables penchants qui prenaient si profondément racines chez Appyani encore adolescent.

Il avait même essayé de les combattre, et, trompé par l'art de dissimulation que possédait son fils, il put espérer avoir réussi jusqu'au jour où la lumière se fit tout à coup pour ce malheureux endormi dans une confiance absolue et bercé par son amour paternel.

Ce jour-là il n'y avait qu'un des deux partis suivants à prendre : ou laisser Appyani subir le châtement mérité en l'abandonnant à la vengeance implacable d'un homme outragé dans son honneur, ou bien devenir son complice.

Le père capitula.

Ce jour-là vit s'effondrer, sapé par une complaisance condamnable, l'honneur si haut placé du professeur Marcus.

Après ce premier pas sur la pente du crime, l'homme de science fut irrésistiblement entraîné, s'étourdissant à chaque nouvelle chute pour ne pas entendre les cris de sa conscience.

C'est sous l'empire d'une de ces exaltations volontaires que le professeur Marcus, après le départ précipité d'Appyani, voulut faire tout de suite connaissance avec la nouvelle pensionnaire que lui avait amenée et recommandée son fils.

On se rappelle que, sur l'ordre que leur avait donné Appyani, deux employés de la maison de santé avaient porté Marie-Jeanne endormie dans une pièce qui leur avait été indiquée, et l'avaient déposée sur un divan.

Le professeur Marcus ouvrit la porte et, s'avançant vers la malheureuse femme qui subissait encore l'effet du narcotique que lui avait administré le docteur Appyani, il l'enveloppa d'un de ces regards profonds qu'il dirigeait sur le visage des malades qu'on lui amenait, comme pour lire dans ces cerveaux détraqués.

Puis il souleva et laissa retomber une des mains de la dormeuse.

— Sommeil factice ! dit-il.

Puis, il écouta pendant quelques secondes le bruit saccadé de la respiration qui s'exhalait des lèvres entr'ouvertes de Marie-Jeanne, consulta le pouls et attendit.

Il se demandait : « Quel intérêt Appyani peut-il avoir à ce que je garde cette femme ici ?... Une femme du peuple !... »

Il ajouta mentalement : « Pour qu'il l'ait endormie au moyen d'un narcotique, il faut que cette femme se soit défendue ? Ce serait donc un enlèvement ? Pour s'être ainsi décidé à « supprimer » cette

femme, je dois supposer qu'elle était dangereuse ou pouvait le devenir. »

Puis, comme si une réaction foudroyante se fût produite en son esprit, le professeur Marcus leva les poings fermés au-dessus de sa tête, en s'écriant :

« — Malheureux !... Dans quelle ténébreuse aventure vas-tu encore m'entraîner !... »

Il était effrayant à voir en ce moment où se livrait en lui ce terrible combat, en ce moment où il se rappelait ce qu'il avait été jadis et ce qu'il était devenu.

Un flot de sang envahissait son visage et lui congestionnait la face.

Ses yeux flamboyants dans le bistre des orbites donnaient à cet aliéniste des regards de fou.

« — Malheureux !... Malheureux !... ne cessait-il de répéter.

Et dans sa pensée ce mot stigmatisait à la fois et dans un même mouvement de fureur le fils infâme et le père coupable.

Puis cette colère tomba par soubresauts, cette révolte de l'âme retrouvant la virilité perdue pour se dégager des honteuses compromissions, cette rage contre soi-même, s'apaisèrent peu à peu.

Le professeur Marcus, s'arrêtant dans sa marche saccadée à travers cette chambre où se trouvait une nouvelle victime, succédant à tant d'autres, se laissa tomber sur une chaise, comme s'il eût été épuisé par l'effort qu'il venait de faire.

Le bruit d'un long gémissement vint tout à coup le tirer de cet état de torpeur.

Ses yeux se portèrent sur la femme étendue sur le divan.

Marie-Jeanne se réveillait.

Après quelques courts instants, pendant lesquels la malheureuse semblait combattre un reste de somnolence, elle se redressa sur son séant et promena autour d'elle des regards effarés.

Vivement elle passa la main sur ses yeux, comme pour se persuader à elle-même qu'elle était bienveillée, qu'elle ne rêvait pas.

— Où suis-je ? murmura-t-elle.

Puis, saisie d'effroi, elle répéta, en criant, cette fois :

— Où suis-je ?... Où suis-je ?

Elle semblait avoir perdu le souvenir de tout ce qui lui était arrivé.

La physionomie était empreinte d'épouvante.

Le professeur Marcus s'était levé tout d'une pièce.

À la vue de cet homme qu'elle ne connaissait pas et qui se dressait tout à coup devant elle, Marie-Jeanne poussa un cri.

Mais déjà le directeur s'était approché et lui tendait silencieusement les mains pour l'aider à se lever.

Mais elle, repoussant ces mains, exclamait :

— Qui êtes-vous ?... Je ne vous connais pas ?... Comment suis-je venue ici ?... Chez qui suis-je ?

Elle parcourait des yeux l'étendue de la chambre.

Le professeur Marcus n'avait répondu à aucune de ces questions.

L'homme de science s'était complètement ressaisi ; l'aliéniste observait le « sujet », les yeux fixés sur le visage tourmenté où il cherchait une indication sur l'état mental de cette femme.

La physionomie de Marie-Jeanne dénotait la surprise, l'épouvante, mais c'était tout.

L'œil exercé du savant spécialiste y chercha en vain ces brusques changements qui indiquent que la pensée tourbillonne sans pouvoir se fixer.

Le cri qu'avait poussé Marie-Jeanne était bien un cri de stupéfaction et d'effroi, mais non le cri hurlant de l'aliéné.



Et doucement, timidement d'abord, elle cogna une première fois.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.